

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1990 c'est plus d'un demi-million de dollars qui ont été attribués en bourses à des filles et des femmes désireuses de faire des études supérieures. Nous étions curieuses de connaître le devenir de ces filles que nous avons soutenues. Qu'est-il advenu de nos boursières une fois leur parcours scolaire complété ? C'est leur progression que tente de retracer cette chronique. Nous espérons qu'elle suscitera votre intérêt et qu'elle nourrira votre engagement dans la cause que nous poursuivons.

Marouchka-Maude Brisebois a accepté de témoigner.

Marouchka-Maude Brisebois, dix ans plus tard

Interview menée par France Rémillard

F. R. Pour le bénéfice de nos lectrices pouvez-vous nous définir qui vous êtes?

M.-M. B. : Je suis à l'emploi de l'université Laval, à la direction des affaires internationales et de la francophonie. Je recrute des étudiants en Amérique latine et en Chine, principalement pour des études supérieures. _ Notons que sur les 45 000 étudiants que compte le campus, 15 % sont des étrangers. Mon travail en est un d'accompagnement : jumelage des intérêts et compétences du candidat avec les expertises de ceux qui agiront comme enseignants et superviseurs et négociation avec des organismes boursiers.

F. R. En contexte de pandémie, la tâche doit être passablement perturbée ?

M.-M. B. : En effet, et pas qu'un peu. Quand le Québec a été mis en pause, il y de ça plus d'un an, j'étais en mission au Brésil. J'ai alors dû écourter mon séjour et revenir au pays en urgence. Une fois de retour, a débuté la définition des suites à donner : comment traiterons-nous les étudiants acceptés et en attente. Les candidats pouvaient, bien sûr, annuler et reporter leur programme d'études. Ils pouvaient aussi profiter des compétences de l'université Laval en formation à distance _ Laval figure parmi les chefs de file dans ce type d'offre _ . Il restait le cas de ceux dont la présence en laboratoire est requise. Pour ces derniers, l'attestation d'acceptation du superviseur, de même qu'une série de mesures sanitaires devaient assurer leur admission au Canada. Voilà pour les urgences. La situation a ensuite exigé une réorganisation complète de nos façons de faire pour les mois à venir. Les participations à des salons de promotion à l'étranger n'étant plus envisageables, nous sommes passés aux salons virtuels. Nous avons dû joindre à notre discours de promotion toutes les conditions et restrictions

imposées par le contexte de propagation du virus : les tests, les quarantaines et les subventions pour ces contraintes. La modification a été radicale.

Et survient la pandémie



F. R. : Voilà un poste d'action, je dirais, et qui exige une multitude de compétences et d'intérêts. Quel fut le parcours qui vous a menée à ce poste ?

M.-M. B. : Je dois reconnaître que les autres cultures m'ont toujours fascinée. Déjà au niveau collégial, j'ai fait un séjour de plusieurs mois en milieu familial au Maroc. J'ai entrepris un baccalauréat en communication marketing : je voulais peut-être devenir journaliste. Puis j'ai continué de m'imprégner de la culture des autres en faisant des séjours d'immersion en anglais et en espagnol. Pour moi, l'apprentissage d'une langue amène la fascinante découverte d'une société façonnée par son histoire et sa culture. Au baccalauréat, j'ai accepté une mission commerciale au Chili en activité parascolaire. Lors de ma graduation, j'ai été choisie comme jeune professionnelle à l'international et ai travaillé au Centre d'éducation canadien affilié à l'Ambassade du Canada en Argentine. Puis, j'ai occupé divers emplois à Montréal avant d'arriver à Québec à l'université Laval. Toutefois, ma sédentarisation m'avait en partie coupée du volet international qui était celui qui me passionnait. J'ai donc pris la décision d'un retour aux études pour entreprendre une maîtrise en gestion internationale. Cette formation comportait une session à l'ESEC Business School (École supérieure de commerce) à Barcelone. C'est à ce séjour qu'a servi ma bourse de l'AFDU-Québec en 2011. À mon retour, on m'a embauchée au vice-rectorat aux études et aux affaires internationales. Même si la direction a changé de nom, je suis toujours à ce poste, dix ans après.

F. R. Qu'est-ce qui vous passionne vraiment dans votre travail ?

M.-M. B. : Je dirais que c'est d'abord les relations humaines, plus spécialement c'est l'aspect interculturel, les codes culturels, la segmentation des clientèles et l'observation des interactions humaines. J'adore faire du counseling et accompagner les personnes dans la réalisation de leur projet.

F. R. : Bien sûr, c'est moins le cas depuis l'installation de la pandémie, mais faire un saut à Bogota, un autre à Taïwan et Beijing et puis un autre encore je ne sais où, fait partie de votre tâche. Je crois comprendre que vous êtes la maman de deux enfants en bas âge, comment arrivez-vous à concilier travail et famille ?

M.-M. B. : En comptant sur ma communauté, celle rapprochée : un conjoint conciliant et aussi des parents et des beaux-parents serviables. De plus, j'ai vite constaté que la difficulté survient pendant les jours de fin de semaine alors que les enfants ne sont plus en garderie. J'ai donc organisé mes absences pour qu'elles ne couvrent pas plus d'une fin de semaine. Je me suis également préparée à prendre les bouchées doubles au retour. Puis, j'ai convenu de partager certains départs à l'étranger avec des collègues. Je dois avouer que j'apprécie beaucoup l'opportunité que m'offre la pandémie de voir grandir mes enfants. Je dois toutefois admettre qu'être parent est exigeant. Autre défi lié à la parentalité : faire face aux changements survenus en milieu de travail après un congé parental de 10 mois.

F. R. Qu'est-ce qui vous a poussé à rejoindre le groupe de l'AFDU-Québec ?

M.-M. B. : Cela faisait longtemps que je voulais entrer en contact avec l'association. Je recevais vos invitations aux remises de bourses. Je vous suivais sur Facebook. Et j'ai beaucoup apprécié le coup de pouce que m'a donné cette bourse octroyée en 2011. Je voulais donner en retour.

Déterminer son cadre, se réorienter au besoin et croire en soi



F. R. Pour le mot de la fin, nous aimerions connaître, s'il y a lieu, les difficultés rencontrées en cours de carrière scolaire et professionnelle et du même coup vos solutions et recommandations pour les filles qui voudraient vous suivre.

M.-M. B. : Faire sa place dans le monde du travail n'est facile pour personne et encore moins pour une femme, mais c'est réalisable. Je crois aussi qu'il ne faut pas se laisser catégoriser, se faire définir et circonscrire si cela équivaut à se faire casser les ailes. Il faut soi-même déterminer son cadre et savoir quitter un environnement quand la perspective annoncée ne correspond pas à ses attentes, se réorienter et croire en soi.

Avril 2021